

JEAN-MARC ROBERTS

François-Marie

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

SAMEDI, DIMANCHE ET FÊTES, 1972

LES PETITS VERLAINE, 1973

LA PARTIE BELLE, 1974

BAUDELAIRE ET LES VOLEURS, 1974

LA COMÉDIE LÉGÈRE, 1975

LE SOMMEIL AGITÉ, 1977

LES ENFANTS DE FORTUNE, 1978

AFFAIRES ÉTRANGÈRES, 1979

LES BÊTES CURIEUSES, 1980

L'AMI DE VINCENT, 1982

PORTRAIT CRACHÉ, 1983

MÉCHANT, 1985

MON PÈRE AMÉRICAIN, 1988

L'ANGOISSE DU TIGRE, 1990

MONSIEUR PINOCCHIO, 1991

LES SEINS DE BLANCHE-NEIGE, 1994

AFFAIRES PERSONNELLES, 1996

UNE PETITE FEMME, 1998

UN DÉBUT D'EXPLICATION, 2000

TOILETTE DE CHAT, 2003

JE TE LAISSE, 2004

CINQUANTE ANS PASSÉS, 2006

LA PRIÈRE, 2008

FRANÇOIS-MARIE

JEAN-MARC ROBERTS

FRANÇOIS-MARIE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

*À mes trois petits garçons
et à Pistoune, bien sûr.*

Si la photo est bonne
Juste en deuxième colonne
Il y a le voyou du jour
Qui a une petite gueule d'amour
Dans la rubrique du vice
Il y a l'assassin de service
Qui n'a pas du tout l'air méchant
Qui a plutôt l'œil intéressant
Coupable ou non coupable
S'il doit se mettre à table
Oh! Dites-lui qu'il vienne
Pour se mettre à la mienne

BARBARA

Il reste une dernière plainte à retirer du côté de Bordeaux. Ils la retireront. Cela finira bien par finir. Et tu ne perdras pas, François-Marie, comme on ne s'est pas perdus.

En attendant tu avais raison : ils ne veulent toujours rien entendre de positif sur ton compte, cela n'empire pas mais les choses n'ont pas évolué.

Tu me poses des questions : « Je dois y aller à l'enterrement de Nanty? », dont tu sais déjà les réponses. Bien sûr que non, tu n'y vas pas.

On t'arrête dans la rue, on te reconnaît facilement aujourd'hui, tu as droit à tout. Un géant veut absolument que tu le prennes en photo, c'est un ordre. Il prétend mesurer deux mètres et posséder un frère jumeau. D'autres t'implorant de restituer l'argent, certains t'en réclament. Tu

mérites la prison sinon le purgatoire puisque, c'est bien connu, tu vis au paradis.

« Il est aux anges », nous a révélé un journaliste du dimanche. Tu m'appelles cinq à dix fois par jour sous n'importe quel prétexte : « Tu viens déjeuner ? Tu veux que je te présente Johnny Depp ? Tu aimes vraiment t'occuper de tes enfants ? Et ta nouvelle fiancée, tu es sûr qu'elle est gentille ? »

Le courant s'est un peu retourné depuis le 6 décembre, date de l'accord entre les deux femmes, mais pas dans ton sens.

« Tout est amour », a conclu le sinistre avocat de la partie adverse. Une affaire chasse l'autre, il y a Karachi, les rétrocommissions, la neige et la Tunisie, bientôt la présidentielle.

Tu as repris du poil de la bête et la voix traînante et nasillarde de Sacha Guitry quand il déroule face caméra le générique de *Si Versailles m'était conté*. Sans cesse la même histoire, de rois, de reines, de princes et de bouffons déchus.

La distribution est invariable, les rôles interchangeable sauf le tien, mon cœur.

Tu as l'allure et l'arrogance, la fantaisie d'un si bon coupable. Tu es Landru, la Montespan, une messe noire à toi tout seul. Et te voilà chassé,

éconduit tel un domestique qui aurait dérobé un candélabre. Tu reposes le candélabre sur la cheminée et on oublie tout, on te pardonne. Oui, parfaitement, tu rends l'objet et tu es libre. Tu n'en voulais pas de ce foutu candélabre, tais-toi, ne proteste pas, on te l'a donné, tu l'as pris. Alors, tu vas le remettre à sa place et te tenir désormais à la tienne.

Tout se termine en famille et tu n'en fais pas partie. Tu as distrait, amusé, presque conquis la vieille dame puis elle s'est lassée. Donc tu disparais. Et ne cherche plus jamais à t'approcher d'elle, on espère que tu as bien compris.

Fin de la comédie. Il a raison Ducon, tu devrais être aux anges. Tes expos annulées, le discrédit, la souillure, tout cela est derrière toi, voyons, ne gémis pas, tu n'avais rien à faire dans ce décor. Le palais de Servandoni, ta demeure, ne te suffit pas ?

Tu me demandes mon adresse mail car tu m'as écrit une assez longue lettre, tu voudrais que je la découvre sans tarder. Tu es loin, à New York, tu as oublié que je n'utilise jamais d'ordinateur. Il est onze heures du matin à Paris donc six heures

de moins dans ta chambre d'hôtel. Non, tu ne dors pas. Comment pourrais-tu dormir, voilà des mois que tu te réveilles en sursaut le jour comme la nuit sans trouver le repos. Tu as un sommeil de nouveau-né, plaisantes-tu, tu dors une heure, tu pleures une heure.

Tu décides de me lire ta lettre à voix haute. Tu m'avoues qu'à part la poignée de tes intimes, M., P. et K., je suis le seul de tes amis à ne pas avoir changé de trottoir.

Tu apprécies ma présence et ma patience aussi. « C'est vrai que je suis fatigué ? » m'interroges-tu. Nous sommes fatigués, mon trésor, comme deux braves salades qu'on aurait trop remuées.

Au téléphone, ta voix est faible, tu me declares pourtant très solennellement ton amour et ta flamme, tu détaches chaque syllabe par crainte d'en écorcher une miette. Tu m'obliges à te le répéter : on ne se perdra pas, François-Marie.

Tu ne peux pas t'empêcher d'en douter, de revenir sur les événements récents ou lointains. Ta lettre ne m'apprend rien, tu ressasses, on dirait du Thomas Bernhard décousu.

Je retiens ce mot qui s'invite en permanence dans ta défense comme dans leurs attaques : intéressé. Chacun semble ignorer l'évidence : tu

es tellement plus intéressant qu'intéressé. C'est toi qui leur plais et les attires, c'est toi qui les intéresses et leur fais vendre du papier.

J'ai reçu il y a quelques semaines à mon bureau un rédacteur du *Point*, l'un des plus virulents contre toi depuis le début de l'affaire. Le type d'un blond suspect, accent du Sud, fausse camaraderie, sûrement sportif, le type voulait pour la première fois — m'assurait-il — entendre sinon prendre un avis favorable.

Me suis exécuté, je lui ai dit du bien de toi et le type n'en est pas revenu. Je lui ai raconté notre rencontre au printemps 1973, ma jeunesse dans la tienne, Aragon et Madeleine, Jacques et Bettina, l'arrivée de Pascal rue Servandoni un soir de Noël. « Je ne savais pas que vous le connaissiez si bien », m'a lancé le cadon, stupéfait et ravi de m'interrompre.

« Nous ne connaissons pas la même personne. » Je pense au titre de ta deuxième pièce créée par Colette Renard, pauvre vieille partie plus vite que la très très riche.

Le journaliste espérait des détails savoureux et croustillants, des petites anecdotes, des ragots : Avions-nous vécu ensemble ? Passé au moins

quelques vacances ? Quelle était ma place dans le lit entre toi et Aragon ?

Suis resté calme, j'ai réussi à éluder ses questions, puis sans me démonter, tandis que le blond avalait un café tiède, archisucré, je lui ai signifié que nous n'étions pas dupes. Pardon de hausser le ton mais j'ai haussé le ton, alors je l'ai prévenu avant d'énumérer les vraies raisons de cette curée et de son acharnement contre ta personne.

Ils se sont tout permis parce que tu ne leur sers à rien, François-Marie, tu n'entres dans aucune stratégie et ne disposes d'aucun pouvoir. Ils ne te craignent pas, tu ne les impressionnes pas. Tu vaux un milliard, ou la moitié selon la météo, alors qu'en vérité, à leurs yeux, tu ne vaux rien.

Personne ne sait et ne saura jamais ce qui s'est réellement passé entre toi et la vieille dame. Est-ce que je t'en pose, moi, des questions ?

Rapport fusionnel, amoureux, passionnel ? Affectif en tout cas, voilà où il faudrait chercher. Or comment veux-tu, mon cœur, que ces gens se déplacent sur ce terrain quand, dans leur monde, tout se monnaie, s'échange, se négocie, se rend : les conseils, les appuis et les couverts à table.

Le blond a quitté mon bureau dépité mais toujours souriant. J'ai guetté la parution de son

article, je l'ai lu et relu, vérifié mot à mot : il n'a conservé aucun de mes propos, ne m'a même pas cité dans ses douze mille signes comme si je ne lui avais rien offert te concernant d'assez désagréable.

J'imagine sa mauvaise tête aujourd'hui, sa petite rage.

« Il n'y aura pas de procès Banier », se lamentent-ils les uns et les autres. Essaie juste d'évaluer le manque à gagner que cela représente pour ces miséreux.

Soudain, au milieu de ta lettre, tu me rappelles que tu as toujours eu envie de coucher avec moi. Tu ne me l'as jamais clairement proposé, même au début, mais il fallait vraiment être aveugle, m'expliques-tu. Tu triches. Je crois que tu me révéles ton désir et ton béguin pour me taquiner. Tu as parfaitement conscience que cela ne risque plus de m'atteindre et encore moins de se produire.

« Est-ce que l'on finira ensemble, quand même ? » insistes-tu. Je te promets d'y songer. On se réfugiera dans un hospice de luxe, à l'étranger, après avoir redistribué l'argent. Mes

jeunes fils auront quitté leurs maisons respectives et ne seront plus à ma charge. Mais je n'aime pas assez les garçons, tu le sais bien. Je t'aime toi, François-Marie.

Quand tu te frottes contre moi comme un animal en manque de consolation, de câlins, toujours je te repousse. Tu ne t'en offusques pas. Ces temps-ci, même tu en souris. Ah! si j'avais voulu, sembles-tu insinuer, il n'y avait qu'à lever un bras. J'habiterais sans doute rue Servandoni, moi aussi. Mais à quel étage?

Tu seras resté toute ta vie cet enfant de six ans et demi, bruyant et blessé qui réclame l'attention, les soins et la vigilance d'un plus jeune encore. Non, tu ne fais décidément pas ton âge, tu n'as pas sept ans, l'âge de raison a dû te paraître infranchissable et tu y as renoncé.

À quoi ressemble Servandoni aujourd'hui sinon à une construction de petit : un Playmobil géant, une vitrine du Nain Bleu. Tu as continué d'empiler des boîtes et des cubes de Lego et tu voudrais que je vienne m'installer ici, avec toi, avec vous M., P. et K. Mais avec qui?

Tu n'as aimé aucune des femmes qui m'ont aimé. À commencer par la première avec laquelle

tu m'as connu et dont tu as été le témoin de mariage très indiscipliné.

Le fou rire que tu nous avais communiqué avant l'échange des alliances avait contaminé la salle des fêtes. Personne dans l'auditoire ne semblait convaincu du sérieux de la procédure. Bettina et moi nous sommes dit oui entre deux hoquets, je l'ai épousée en coupant ma respiration alors qu'elle riait encore.

Tu te souviens sans la blâmer que la mère de mes grands enfants a été amoureuse de toi. « Il n'y avait pas de danger, ricanes-tu, moi c'est toi que je voulais. »

Nous t'avons rencontré grâce à Jacques dont la distance puis le silence de ces dernières années te blessent. Il s'agissait d'une participation à un week-end promotionnel sur la côte Languedoc-Roussillon. En présence des maires des différentes communes, on nous avait chargés d'inaugurer un nouveau bouquet de sites touristiques : la Grande-Motte, le Cap-d'Agde, Port-Barcarès, ma liste est incomplète.

La plupart des jeunes créateurs sollicités s'étant désistés, nous faisons figure Jacques, ma future femme et moi de starlettes dissipées, capricieuses

mais consentantes. Nous n'avions pas vingt ans, ton Jacques à peine trente.

Point culminant de l'escapade : la soirée dansante du samedi à bord du paquebot *Lydia*. Jacques avait ouvert le bal avec Bettina sur l'air du vieux standard de Louis Prima, *Just a Gigolo*. Le rédacteur du *Point* parlerait de scène prémonitoire.

Flairant le piège, tu étais resté chez toi, à Paris. Le Servandoni de l'époque ne comportait qu'un étage, le dernier : un grand séjour, dont la hauteur sous plafond favorisait la plantation de bambous, et votre chambre, modeste. Vous étiez Jacques et toi locataires.

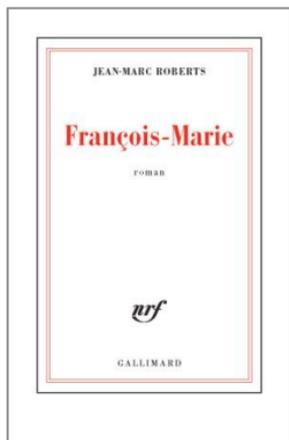
Désireux de prolonger ces jours électriques dans le Sud, Jacques avait pris l'initiative d'organiser un premier dîner à quatre. Vous viviez ensemble depuis trois bonnes années, Bettina et moi n'étions pas mariés, sans enfants, donc très disponibles.

Tu dirigeais à ta guise le service de presse du couturier Pierre Cardin, signais des billets dans *L'Express*. Je ne travaillais pas encore dans l'édition. Jacques commençait à décorer les maisons des autres, Bettina envisageait souvent de déménager.

Composition : Dominique Guillaumin
Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le avril 2011
Dépôt légal : avril 2011
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-013420-5/Imprimé en France

183745



François-Marie Jean-Marc Roberts

Cette édition électronique du livre
François-Marie de *Jean-Marc Roberts*
a été réalisée le 02 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070134205).

Code Sodis : N49362 - ISBN : 9782072445064.

Numéro d'édition : 183745.